

142

050653

# Bara, l'enfant héroïque

par Léon TESSE



## CHAPITRE PREMIER

Le jour commençait à baisser et les derniers rayons du soleil couchant caressaient, avant de disparaître, les plaines coupées de haies de buissons, de marécages, de ce paysage vendéen.

L'ombre, enveloppant dans ses plis les fermes isolées, plantées comme des sentinelles avancées et les petits villages poussés çà et là, faisait des maisons des masses sombres se détachant sur le fond, plus clair encore, du ciel.

Il semblait que tout s'endormait et que les passions et les haines qui, le long de la journée, soulevaient les hommes en cet automne de 1793, s'étaient pour quelques heures assoupies.

La fatigue, pouvait-on penser, l'emportait sur la révolte qui armait, de la Vendée à la Bretagne, la plus grande partie des nobles, du clergé et des paysans contre l'esprit de 1789 et contre les réformes apportées dans les plis du drapeau tricolore.

Mais la guerre — guerre civile comme celle de Vendée ou guerre étrangère comme celle qui déversait vers nos frontières menacées des volontaires en sabots, des sans-culottes prêts à mourir pour défendre le territoire sacré de la Patrie — la guerre ne connaît pas de repos, et la nuit, bien souvent, est plus propice à son action que la lumière éclatante du jour.

L'obscurité était complète quand, d'une petite ferme perdue à la lisière d'un bois, une ombre se glissa par la porte entr'ouverte, regardant avec précaution tout autour d'elle. Puis, assurée que nul être ne la guettait, se mit en marche.

C'était une femme, une paysanne robuste emmitouffée dans une mante d'étoffe noire.

Elle n'hésitait pas sur la route et allait droit son chemin, malgré l'obscurité, comme une personne habituée à ces lieux.

Et si quelqu'un avait pu la voir, il se serait demandé quelle besogne, quels travaux attireraient à cette heure tardive cette paysanne vendéenne?

Mais son pas était si assourdi, ses mouvements si discrets, sa prudence si grande que bien malin eût été celui qui, non averti par ailleurs, eût remarqué sa présence.

Pendant que cette femme poursuivait son étrange promenade nocturne, sur un autre point du voisinage, une scène semblable et aussi secrète se passait : la porte d'un antique couvent roulait sans bruit sur ses gonds, une ombre également se glissait en silence par l'huis entr'ouvert. A pas feutrés, une religieuse s'éloignait sur la route, se collant contre les buissons qui la bordaient, s'y confondant tellement par moments que, sauf un léger frémissement des feuilles, qui aurait pu être aussi bien produit par le souffle de la nuit, nul indice n'aurait pu alerter la plus vigilante sentinelle.

Et la religieuse pouvait se hâter sans crainte vers ce mystérieux rendez-vous qui l'appelait hors de sa demeure à une heure aussi inaccoutumée.

A un moment donné, au croisement de deux chemins, elle demeura quelques secondes immobile, flairant l'air, écoutant comme si elle avait surpris quelque bruit insolite, et scrutant les ténèbres. Dans le lointain, un cri s'éleva ou plutôt le long et lugubre hululement de la chouette auquel, presque aussitôt, d'un autre point, répondit un hululement analogue...

Alors la religieuse, rassurée, sourit et tranquillement poursuivit son chemin.

Et durant ce temps, pendant que ces deux femmes, parties de deux points différents, exécutaient presque les mêmes gestes, s'avançaient avec les mêmes précautions, d'un troisième point, une troisième femme semblant obéir, elle aussi, à d'identiques préoccupations, se mettait également en route.

Cette fois, à sa silhouette fine et élégante, à sa démarche délicate, à la façon dont elle serrait autour de sa tête et de ses épaules une large et sombre écharpe, il était facile de deviner qu'il ne s'agissait plus ni d'une paysanne, ni d'une religieuse, mais bien d'une personne de haute naissance appartenant sans aucun doute à la noblesse du pays.

Elle sortait d'une propriété formée de bois, de champs et de jardins, au milieu de laquelle s'élevait un château à tourelles. Elle avait, d'une main légère, ouvert la grille qui commandait l'entrée du domaine, pas un bruit n'avait troublé le calme de cette nuit : dans la demeure des gardiens, nul n'avait été réveillé, et les chiens, dans leurs niches, étaient restés silencieux, reconnaissant leur maîtresse.

Sitôt dehors, la dame entr'ouvrit son écharpe pour humer à pleins poumons l'air pur de la nuit. Elle était jeune, jolie et fine, sur son visage charmant se lisait un air résolu, presque farouche, et ses yeux brillaient au reflet d'une flamme qui animait sa pensée et son cœur.

Comme la paysanne, comme la religieuse, elle se mit en route avec autant de rapidité que de précautions, se dirigeant comme elles, sans hésiter, vers un but mystérieux. Et quand elles eurent marché longtemps, chacune venant d'une direction différente, ces trois femmes arrivèrent l'une après l'autre dans un petit village perdu au milieu du pays vendéen.

La paysanne, qui avait été plus vite, s'arrêta la première, un peu en dehors du village, devant un bâtiment isolé qui devait être une sorte de grange.

Un coup frappé d'une façon spéciale, un faible cri de chouette, tels étaient sans doute les signes de reconnaissance, car aussitôt que la paysane les eut fait entendre, la porte de la grange tourna sur ses gonds et s'entr'ouvrit d'une largeur juste suffisante pour la laisser passer.

Mais avant qu'elle franchît le seuil, une autre ombre, qui en défendait l'accès, murmura :

— Bretagne et Vendée.

— Contre les Sans-Dieu, répliqua l'autre à voix basse, complétant ainsi le mot de passe.

Alors, elle pénétra dans le bâtiment et la porte se referma sans bruit.

A l'intérieur, nulle lumière dans le vaste hangar qui formait le bas de la maison. Au fond, une échelle menait à un grenier où ne se trouvaient, pour la forme, que quelques tas de foin; ce grenier était faiblement éclairé par quelques chandelles fichées sur des pieux; des hommes et des femmes, assis sur le sol en un vaste cercle, paraissaient attendre quelqu'un ou quelque chose, en chuchotant à voix très sourde.

Un nouveau signal à la porte se fit entendre : la religieuse, peu après, entra dans le grenier et prit, sans bruit, sa place dans le cercle...

Encore un coup discret, le hululement de la chouette et les mots de passe échangés, puis ce fut au tour de la noble dame de pénétrer auprès des autres.

— Je suis en retard? demanda-t-elle doucement à l'un des assistants qui se tenait debout en face d'elle. Je n'ai pas pu partir plus tôt de chez moi, et le rendez-vous de ce soir est plus éloigné du château que celui de la dernière fois.

— Ne vous excusez pas, madame, *il n'est pas encore arrivé.*

Rassurée, la nouvelle venue s'assit, sans façon, comme les autres, sur le sol même et s'absorba dans une méditation profonde.

L'envoyé du chef n'était pas encore là. Quel serait-il aujourd'hui? Le maître, à qui ils obéissaient aveuglément, se montrait rarement à ses humbles fidèles et variait les émissaires chargés de leur porter ses instructions et les nouvelles. C'était par eux que les paysans, les religieux et les seigneurs, attardés dans les coutumes des siècles passés, enfermés dans leurs privilèges comme dans leurs terres, avaient connaissance des convulsions qui bouleversaient l'ordre des choses établies depuis si longtemps et d'où allait sortir une société nouvelle.

Chacun était prêt à combattre pour le maintien, les uns de leurs droits de maître, les autres de leurs devoirs de vassaux, ne comprenant pas ce que pouvaient signifier l'égalité et la liberté, puisque, de générations en générations, ils avaient servi et obéi.

— M. de Lescure viendra-t-il comme l'avant-dernière fois? fit un autre.

— Ou M. d'Elbée?

— Ou simplement un des leurs, comme cela arrive plus souvent? dit un vieux avec une nuance de regret dans la voix.

Un silence plana dans l'assemblée, chacun suivant sa pensée : quelques-uns, mécontents d'attendre, se disaient que les chefs ne se dérangeaient pas assez souvent pour les voir. C'était cependant pour eux qu'ils se battaient contre des Français, leurs compatriotes, et qu'ils attaquaient la France, leur patrie, alors qu'au dehors les étrangers la menaçaient. C'était pour eux et, par-dessus eux, pour la royauté qu'ils donnaient leur vie; cela méritait bien quelques encouragements personnels. D'autres s'inquiétaient : si les chefs ne venaient pas, c'est qu'ils couraient de graves dangers à le faire... Peut-être même l'un d'eux était-il tombé dans quelque embuscade? Que Dieu les protège! pensaient-ils.

Et ils se signaient...

Soudain, une voix rompit le silence, une voix jeune et ferme :

— Et M. Henri? A-t-on des nouvelles de M. Henri?

C'était une jeune femme qui avait osé exprimer ce que tant d'autres gardaient enfoui dans leur cœur et dans leur pensée. Henri de Larochejaquelin!

Ce nom avait pour eux tous un prestige irrésistible. C'était celui de leur grand chef, celui de ce jeune homme que beaucoup avaient vu tout petit et qu'ils aimaient ainsi que leurs propres enfants.

Ce qu'il ordonnait était aveuglément exécuté, ce qu'il disait était parole d'Évangile... Ah! s'il pouvait venir lui-même réchauffer leur courage! Ils étaient si seuls, si perdus, dans ce coin sauvage de la Vendée!

— Et M. Henri? répéta la même voix. Savez-vous quelque chose de lui?

Comme nulle réponse ne venait, un vieux prêtre, aux cheveux blanc de neige, répliqua :

— Patience! C'est ce soir peut-être que vous aurez satisfaction.

La dame, arrivée la dernière, parla alors :

— Ce soir, en effet, je pense que le rendez-vous qu'on nous a assigné est important. Mon beau-frère, le comte de Kervolen, n'a pas manqué de me le faire rappeler hier, par un émissaire secret. Comme si j'avais pu l'oublier! ajouta-t-elle indignée.

— Et moi, dit la paysanne, j'ai trouvé ce matin, caché dans le poulailler, un billet m'ordonnant de ne pas manquer de venir ce soir... Aussi, je serais venue sur le ventre plutôt que de manquer!

— Et moi, fit la religieuse, au moment où je communiais, ce matin, notre aumônier m'a glissé dans l'oreille le même rappel de ce rendez-vous.

A son tour, chacun se souvint qu'on avait pris soin de lui confirmer secrètement, la réunion où ils se trouvaient, et tous sentaient grandir une bien légitime impatience de connaître les motifs d'une telle précaution. La même jeune femme, qui avait prononcé le nom de M. Henri, murmura :

— C'est peut-être lui qui va venir!

Et elle se tut, la gorge serrée par l'émotion.

Cependant, les minutes passaient, sans rien apporter de nouveau. D'un clocher voisin, tombèrent les douze coups de minuit.

Alors, un homme aux traits durs, à la mâchoire saillante sous la peau brune tendue, déclara d'une voix brève :

— Il ne saurait tarder. Je vais guetter en bas...



— Bretagne et Vendée! (p. 3.)

On l'entendit descendre l'échelle à pas de loup; un peu d'air frais, arrivant jusqu'au grenier, indiqua que la porte du hangar était entr'ouverte.

Tout à coup, un cri de chouette s'éleva d'un buisson, le guetteur y répondit faiblement.

Aussitôt, une ombre se détacha de la masse sombre des arbustes, s'avança vers le hangar, murmura : « Bretagne et Vendée contre les Sans-Dieu » et fit en plus un signe que l'autre reconnut, car il s'inclina avec le plus grand respect en introduisant le nouveau venu.

Celui-ci grimpa lestement jusqu'au grenier : le feutre rabattu sur les yeux, la cape noire montée jusqu'au nez, il apparaissait comme le héros d'une de ces légendes, si nombreuses dans cette région.

Un profond silence l'accueillit. Chacun sentait battre son cœur, heureux de voir enfin le messager attendu, mais anxieux d'apprendre ce qu'il allait dire.

Quelques secondes se passèrent ainsi dans le recueillement de l'assemblée. Puis l'inconnu tira de son sein un petit crucifix d'argent, le baisa, inclina la tête et commença à prier à voix basse. Autour de lui, chacun l'imita.

Quand il eut achevé, il s'avança vers un des pieux portant une chandelle, arracha la chandelle, revint face à l'assemblée, et là il laissa glisser son manteau à ses pieds, d'un geste vif il ôta son chapeau et le jeta à terre, puis éleva la lumière jusqu'à son visage : il apparut alors la figure jeune et belle, la chevelure blonde tombant en boucles, le corps mince, élancé et élégant.

— M. Henri! murmurèrent tous les assistants.

C'était, en effet, le grand chef, Henri de Larochejaquelin.

Les vieux essuyèrent des larmes d'attendrissement, les jeunes accentuèrent la résolution farouche qui se lisait dans leurs yeux, les femmes se signèrent encore une fois, comme devant l'image d'un saint.

M. Henri! le jeune chef qui représentait pour eux la royauté et pour lequel ils auraient donné leur vie, ils l'avaient là, devant eux, à portée de leurs mains. Volontiers, ils eussent poussé des hurrahs d'enthousiasme, si la nécessité ne les eût contraints au silence et au secret, et si l'air grave, tragique même, de M. de Larochejaquelin ne leur en eût imposé.

— Bernard! appela enfin le jeune chef royaliste.

Un vieux paysan, tout courbé par le rude travail et par les années, s'avança roulant son chapeau à grand bord entre ses doigts

— Présent! dit-il.

— Tout le monde est-il là?

— Oui, monsieur Henri.

— As-tu fait l'appel?

— Non...

Le jeune homme eut un geste d'impatience.

— Qu'est-ce que tu attends?

— Vous, monsieur Henri.

— C'est bon. Commence.

Bernard se mit à appeler des noms à mi-voix. Il n'avait pas de liste, — cela eût été dangereux et, d'ailleurs, bien inutile, car il ne savait pas lire, — mais les noms de tous ceux qui avaient été conviés et qui devaient être là étaient gravés dans sa mémoire.

Et pour chacun qui se présentait, lorsqu'on l'avait nommé M. de Larochejaqueline, grand seigneur bon enfant, avait un mot, marquant qu'il le connaissait et ne le confondait pas avec son voisin.

A Marie-Jeanne, la paysanne, il demanda :

— Et ton homme, sa jambe est-elle guérie?

« Ta petite a-t-elle fini sa coqueluche?

À la religieuse, il déclara :

— Ma sœur, je n'oublie pas le cierge que je vous ai promis de mettre pour vous à Notre-Dame, quand j'irai à Paris.

Enfin, devant la comtesse de Kervolen, il s'inclina cérémonieusement et dit :

— Comtesse, votre beau-père fut un ami de mon père. La fidélité de nos familles à la même cause témoigne en notre faveur, n'est-il pas vrai?

La comtesse de Kervolen rougit d'orgueil sous le compliment, puis rentra dans le rang, après avoir fait une belle révérence comme on en faisait à la cour.

L'appel était achevé, personne ne manquait. Tous ceux qui avaient été convoqués se trouvaient là.

Alors, après quelques secondes de recueillement, M. de Larochejaquelin commença :

— Mes amis, les nouvelles sont graves et terribles. La Révolution, loin d'être vaincue, augmente de fureur et d'audace. De plus en plus, le peuple commande et ose s'attaquer à ceux qui, de tout temps, les dirigèrent. On persécute les plus hauts dignitaires du clergé, les plus fameux membres de la noblesse, les prisons sont pleines, la Terreur règne. On blasphème Dieu dans ses prêtres poursuivis, le crucifix n'arrête pas la rage révolutionnaire.

Un frémissement d'indignation secoua ces ombres massées autour de leur chef.

— Comme vous le savez, poursuit celui-ci, le roi Louis XVI, menacé par ses sujets, a osé espérer du secours des autres rois étrangers, ses cousins. Il a souhaité l'arrivée de leurs armées pour rétablir l'ordre et ramener à l'obéissance les révoltés... On lui en a fait un crime, on l'a emprisonné, on l'a jugé, on l'a condamné à mort. Notre bien-aimé roi est monté sur l'échafaud, place de la Révolution.

De nouveau, un frémissement parcourut l'assemblée au rappel de cette exécution. Quand il se fut calmé, M. de Larochejaquelin ajouta d'une voix plus sourde :

— Aujourd'hui... aujourd'hui, c'est la reine Marie-Antoinette. Elle aussi a été condamnée à mort et exécutée.

Un murmure d'horreur s'éleva à cette nouvelle. Mais M. de Larochejaqueline fit comprendre d'un signe qu'il désirait encore parler.

— La Vendée, reprit-il, doit répondre à ce crime et venger les souverains. Si la France sombre dans l'ivresse républicaine, que la Vendée la combatte jusqu'à la mort! Déjà, au delà des frontières, s'avancent les armées étrangères qui nous apportent leur concours et nous aideront à mettre à la raison ces insensés qui veulent faire de notre pays une république. Faites attention, vous tous, paysans vendéens! Devant l'invasion, on va décréter la levée en masse : on va réquisitionner vos chevaux, vos voitures, vos récoltes, on va vous enrôler vous-mêmes, vous

arracher à vos femmes, à vos enfants, pour que vous alliez exposer votre vie à la frontière... Et vous, paysannes vendéennes, supporterez-vous que vos maris et vos fils se fassent tuer pour défendre les ennemis du trône et de l'autel?

— Non, non! s'écria-t-on de tous côtés.

— Alors, non seulement refusez de répondre à la réquisition, mais encore défendez-vous armes en mains contre ceux qui voudraient vous contraindre. Que derrière chaque buisson, qu'à chaque tournant de route, un Chouan monte la garde, prêt à égorger ces hommes qui méconnaissent le droit divin des rois, les droits de la noblesse et les droits des hommes de Dieu!

— Si nous devons sacrifier notre vie, ajouta un lieutenant de M. Henri, que ce soit pour sauver notre maître, notre roi, Louis XVII, ce malheureux prince, ce pauvre enfant, que ces monstres retiennent prisonnier au Temple!

« Oui, prisonnier, reprit M. de Larochejaqueline, prisonnier, lui, dont la place est sur le trône de ses ancêtres, lui dont la tête devrait être ceinte de la couronne, lui qui devrait vivre choyé, adulé, respecté, dans la joie et dans le luxe... Pensez à vos enfants et donnez à cet orphelin un peu de la tendresse que vous leur portez.

Cette fois, le chef avait su toucher la corde sentimentale chez ses auditeurs, tous, exaltés et résolus, se séparèrent dans la nuit.

## CHAPITRE II

A travers les rues du petit village de Palaiseau, près de Paris, bien que l'heure du déjeuner fût sonnée, depuis un moment, des gamins jouaient encore, inconscients des réprimandes et même des punitions qui les accueilleraient en rentrant chez eux. C'est qu'ils trouvaient passionnants ces combats auxquels ils se livraient.

Divisés en deux groupes représentant l'un l'armée étrangère coalisée contre la France, l'autre l'armée des volontaires de la Révolution, les jeunes garçons se poursuivaient par les rues en échangeant des coups qui, quoique donnés et reçus pour rire, n'en provoquaient pas moins des cris et même des pleurs.

Parmi ces garçons, l'un d'eux se faisait remarquer, non seulement par son ardeur, mais encore par son air résolu et sérieux et par la conviction qu'il mettait dans ses actions.

A la tête d'un petit détachement, il donnait des ordres :

— Toi, tu vas te glisser derrière l'église. Il faut savoir s'il y en a par là, de ces damnés Autrichiens. Tu as compris, Pierrot?

— Compris.

— Toi, Jacques, et quelques autres, groupez-vous sur la place, faites beaucoup de bruit, attirez l'attention de l'ennemi.

— Qu'est-ce que tu prépares, Joseph? demanda un petit plus curieux que les autres.



*L'un d'eux se faisait remarquer par son ardeur. (p. 8.)*

— Je prépare un piège, répliqua Joseph. J'ai entendu, l'autre jour, mon père raconter un combat qui venait d'avoir lieu et je me rappelle bien ce qu'il disait : « Ils ont attiré les forces ennemies en un point et les ont tenues en haleine pendant que le gros de l'armée de nos volontaires s'emparait de leurs positions. » Vous comprenez? Et papa ajoutait : « Ce détachement était sacrifié, ils ont tenu jusqu'au dernier homme. Ah! les braves gars, que nos soldats sans-culottes!

— Alors, c'est ça que tu veux faire?

— Je veux vaincre l'ennemi de la France et de la République, répondit Joseph avec flamme. « Vaincre ou mourir », ce doit être notre devise comme elle est celle de nos parents, de nos amis qui sont en train de se battre, pour de bon, aux frontières.

— Allons, enfants de la Patrie! Marchons, marchons! s'écria Maurice que ces discours ennuyaient et qui n'aimait que plaies et bosses

Joseph acheva d'exposer son plan en deux mots; dès qu'il eut fini, Pierre partit en reconnaissance, Jacques et quelques-uns de ses camarades s'affairèrent ostensiblement sur la place du village tandis que Joseph demeurait, avec les autres, à l'endroit où il se trouvait.

— Dès que l'ennemi avancera vers la place, nous passerons derrière l'église et nous prendrons les Autrichiens à revers.

— Bravo! tu seras peut-être un grand général, Joseph! Le général Joseph Bara..., ça fait bien.

— Je n'y tiens pas. Je me contenterai d'être un bon citoyen comme mon père.

— Et comment va-t-il, le père Barra?

— Pas bien fort.

La pensée que c'était le moment de rentrer chez lui traversa l'esprit de Joseph, mais il voulait accomplir son mouvement tournant et gagner la bataille.

Il regarda l'heure à l'église : il y avait presque dix minutes que Pierre était parti. L'église était toute proche, il aurait dû être revenu.

— Ce Pierre n'en finit pas! constata le jeune Lucien.

— Je commence à avoir faim! déclara Paul à qui l'inaction laissait le temps de sentir quelques petites crampes d'estomac.

Joseph, lui, n'avait pas faim, car l'inquiétude le tenait : pourquoi Pierre ne revenait-il pas?

Au bout de quelques minutes d'énervement, il déclara :

— Je vais voir ce qu'il est devenu...

— Il s'est peut-être sauvé, ricana un bon camarade.

— Déserteur! Jamais de la vie. Il est plutôt tué... ou prisonnier:

— Je vais voir, répéta Joseph. Ne bougez pas.

Il s'en alla d'un pas décidé dans la direction où avait disparu Pierre.

Il arriva rapidement derrière l'église. Il n'y avait personne.

Alors, il avança, hardiment, son tempérament courageux lui faisant oublier toute prudence; il aurait réellement risqué sa vie, qu'il aurait agi de même.

Arrivé devant une ruelle qui paraissait déserte, il s'y engagea. Mais, il y avait à peine fait quelques pas, que les « ennemis », embusqués dans les encoignures de portes, l'envoyèrent, en le menaçant de leurs armes, — des bâtons, des fouets, des cannes.

— Rends-toi! cria le gros Louis qui les commandait.

Joseph ne répondit pas.

Sa fierté, sa bravoure, le soutenaient et, par-dessus le marché, il n'aimait point ce gros Louis, mauvais camarade, menteur et gourmand. Se rendre à lui! Ah! non, jamais!

Louis répéta :

— Rends-toi!

Mais il n'eut pas plus de succès : Joseph demeurait muet.

Alors, Louis s'élança sur lui, le bourra de coups, et, aidé des autres, le jeta par terre.

— Maintenant, tu es mort, déclara-t-il.

Sans plus s'attarder, il disparut avec ses « soldats » et Joseph resta seul.

Le petit Bara en convenait : il était « mort », mais il ne s'était pas rendu à l'ennemi, et il se sentait fier de sa conduite.

Satisfait, il se releva, secoua la poussière de ses vêtements, et décida qu'il allait maintenant rentrer déjeuner chez ses parents.

C'étaient de pauvres gens qui habitaient, à la sortie du village, une misérable petite maison. Ils avaient plusieurs enfants, dont Joseph, âgé de treize ans, était l'aîné.

Le père Bara habitait autrefois Falaise avec sa famille. Le travail

venant à manquer, il avait quitté le pays pour venir s'installer près de Paris, à Palaiseau, où il trouvait à bricoler.

La vie, pour ces braves gens, n'était pas facile, mais la mère était économe et s'arrangeait pour donner suffisamment à manger à ses enfants, quitte à se priver elle-même. Quant au père, humble travailleur, il avait salué avec enthousiasme l'aurore d'une nouvelle société plus juste envers tous. Ayant embrassé la cause révolutionnaire, il était bien plus préoccupé du sort de la France républicaine, de la lutte contre les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur, que de ses propres intérêts.

Depuis quelques semaines, il était alité : aussi Joseph, qui aimait beaucoup ses parents, sentit soudain un remords à l'idée que, par son retard, il les avait peut-être inquiétés. Il hâta le pas et se trouva rapidement devant sa demeure.

— Mon Dieu! comment es-tu fait? s'écria sa mère en le voyant entrer sali, avec un bel accroc au fond de son pantalon. T'est-il arrivé un accident?

— Non, maman. On a seulement joué à la guerre.

— Oh! ces enfants! soupira la pauvre femme.

— Et comment jouiez-vous à la guerre? interrogea le père Bara.

— Eh bien! papa, il y avait deux camps : les uns étaient les Français — j'en étais; les autres, les ennemis. Ils nous attaquaient parce que nous avions fait la Révolution et que nous ne voulions plus de roi. Moi, j'ai été cerné, tout seul; j'ai refusé de me rendre, et ils m'ont tué. Alors je suis revenu déjeuner. Voilà!

— Quelle horreur! s'écria la mère. Jouer à se faire tuer!

— Tais-toi! ordonna le père, laisse parler ce petit. C'est déjà un homme, ou plutôt on sent déjà qu'il sera un bon citoyen et un brave patriote. Ah! si tous étaient comme lui! Et si notre pays n'avait qu'à se défendre contre les étrangers!...

Il s'arrêta pour reprendre haleine, puis reprit :

— Ecoute, Joseph, la liberté a des ennemis dans tout le monde, elle en a aussi, par conséquent, chez nous; les plus acharnés ne sont pas hors de nos frontières.

Et comme le petit ouvrait de grands yeux :

— Tu sais pourtant qu'il y a la guerre en Vendée?

— Ah! oui, la Vendée! fit Joseph d'un ton qui signifiait « Ce n'est pas grave, ça ».

— Qu'est-ce que tu crois donc que c'est?

— Quelques paysans, quelques nobles, quelques prêtres qui veulent un roi et n'obéissent pas aux membres de la Commune...

— Quelques paysans, quelques nobles, quelques prêtres... Ah! mon pauvre petit! C'est tout un morceau de la France, dont les habitants ont été trompés, fanatisés, par quelques-uns, qui fait la guerre à la France. Et quelle guerre! atroce, plus cruelle, plus impitoyable que celle que nous font les Autrichiens. Tandis que nous aurions besoin de tous nos hommes pour courir aux frontières, il faut garder des soldats, des armes pour combattre nos propres compatriotes! Sais-tu que dans la basse Vendée le tocsin sonne dans plus de six cents paroisses? Que dans la région de Mortagne, il sonne dans tous les villages? Qu'il sonne

autour de Cholet? Partout, le canon tonne! Tu vois que c'est une vraie guerre...

Et, poussant un profond soupir, le père Bara ajouta :

— Ah! si je n'étais pas malade, comme je voudrais aller combattre là-bas, en Vendée...

— Et moi, dit Joseph avec feu, si je n'étais pas si jeune, comme j'irais te remplacer!

— Taisez-vous! cria la mère, vous êtes ici à votre place; toi, un malade dans son lit, et toi, mon petit, à ton âge, chez tes parents. Allons, mange ta soupe, elle refroidit.

Joseph obéit, mais il n'avait plus faim, son bel appétit s'était évanoui, il avalait avec peine la bonne soupe que sa mère lui avait gardée au chaud. Il ne pouvait chasser de son esprit ces affreuses images qu'évoquait en lui cette guerre entre Français, et il rêvait de quelque haut fait d'armes, de quelque action héroïque qui eût apaisé ces révoltés et fait l'unité de la Patrie...

— A quoi penses-tu? demanda la mère inquiète de voir l'attitude de son petit.

— A rien, se hâta de répondre l'enfant.

Quand il eut achevé son repas, il se tourna du côté du lit de son père; mais celui-ci, épuisé par l'effort qu'il avait fait tout à l'heure, sommeillait : le teint blême, les yeux creux, il avait l'air d'un mort. Joseph, la gorge serrée, se retira sur la pointe des pieds. Il était désespéré de ne pouvoir rien faire pour son père, ni pour sa Patrie et de les voir, tous deux, si dangereusement menacés.

— Tu ne vas pas retourner avec ces garnements te battre encore, lui dit sa mère.

— Non, non, il n'allait pas retourner se battre... pour rire; il n'en avait plus envie.

— Emmène donc promener les petits, cela me débarrassera. J'ai une grosse lessive à faire.

Joseph ne répliqua rien et, docilement, obéit.

---

## CHAPITRE III

Maintenant que Joseph Bara savait ce qu'était la Vendée, la menace terrible qu'elle constituait pour cette nouvelle France, sortie de 1789, et que son père lui avait appris à aimer, il était avide de savoir ce qui se passait là-bas. Il interrogeait les uns, les autres, dévorant les journaux qu'il trouvait.

Mais, hélas! les nouvelles n'étaient guère bonnes et, par une triste coïncidence, plus la situation devenait mauvaise en Vendée, plus l'état de son père empirait.

Ce fut vers la fin d'une belle journée de printemps que le père Bara s'éteignit, entouré de sa femme et de ses enfants.

Dans le village, malgré les divisions que faisait naître entre les gens cette époque troublée, la famille Bara comptait beaucoup de sympathies et pas mal d'amis, et son sort faisait le sujet de bien des conversations...

L'enterrement, célébré par un prêtre constitutionnel, venait de s'achever, les uns et les autres retournaient chez eux, devisant.

— Cette pauvre mère Bara, qu'est-ce qu'elle va devenir, avec ses enfants et pas d'argent? dit une femme.

— La maladie du père a dû lui manger ses derniers sous..., répondit une autre.

— Nous allons lui faire avoir des secours par la Commune, fit un homme. Bara était un bon citoyen, la Patrie doit secourir ses enfants malheureux.

Mais Catherine, la boulangère, qui avait l'esprit pratique, remarqua :

— Des secours, c'est bien, mais on ne pourra jamais lui en donner assez pour qu'elle puisse vivre avec tous ses gosses. Ça l'aidera, bien sûr, mais il lui faudra travailler en plus.

— Travailler! y pensez-vous! Qui est-ce qui lui gardera ses enfants, alors?

— Elle a son gars, Joseph, qui peut travailler, lui, fit le maréchal ferrant qui habitait non loin des Bara; il est solide et bien bâti, et maintenant c'est lui le chef de famille.

— Il est bien jeune! objecta une brave vieille attendrie.

— N'importe! répliqua Robert, le maréchal ferrant, je connais Joseph Bara; bien qu'il n'ait que treize ans, c'est déjà un petit homme pour la raison, le sérieux, le courage. Quant au cœur... un cœur d'or, je vous en réponds. Je serais étonné qu'il ne se tire pas d'affaire.

Ils allaient continuer à échanger leurs réflexions sur le sort de la famille Bara, quand passa un crieur de feuilles, et leur attention fut détournée sur des sujets plus importants : la guerre avec les Autrichiens et l'insurrection de Vendée. La famille Bara était bien peu de chose au milieu de toutes ces graves préoccupations.

Le maréchal ferrant acheta deux feuilles et s'en alla au cabaret pour les lire. Les femmes rentrèrent chez elles, mais les hommes le suivirent, avides d'apprendre ce qui se passait. Beaucoup ne savaient point

lire, d'autres ne se souciaient pas de faire la dépense du journal et se trouvaient heureux de profiter de celui de Robert.

— Alors? demanda le père Nicolas, au bout d'un moment, voyant que le maréchal ferrant, s'absorbant dans sa lecture, ne semblait plus se soucier d'eux. Alors, quelles nouvelles?

— Quelles nouvelles? Heu!... à Paris, rien de particulièrement nouveau. Ça ne va pas mieux, mais pas plus mal.

— Et aux frontières?

— Rien de changé.

— Alors, ça va!

— Non, fil Robert d'un ton grave, ça ne va pas, là-bas.



*Le maréchal ferrant acheta la feuille. (p. 13.)*

Et, du menton, il indiquait un point dans l'espace.

— Là-bas? questionna l'optimiste qui ne comprenait pas.

— Là-bas, oui, en Vendée. A mon avis, là est peut-être le danger le plus grave...

— Pourquoi?

— La Vendée, la Bretagne, l'Anjou prennent feu. M. de Charrette, à la tête de son armée, a repris Machecoul, et Nantes est menacée; les Vendéens, craint-on, vont l'assiéger, et si Nantes tombe, ils seront les maîtres de la situation, ils auront la mer, la Loire; ils pourront faire entrer les Anglais comme ils le voudront.

— Ah! les brigands! murmura Nicolas en serrant les poings. Ils ne peuvent même pas faire leurs affaires tout seuls; il leur faut l'aide de l'étranger, des Autrichiens, des Anglais.

— Ah! oui, les brigands! répéta Robert, le plus patriote de tous.

— Et dit-on quelles mesures on prend pour défendre Nantes?

Le maréchal ferrant, avant de répondre, jeta un nouveau coup d'œil sur ses journaux; puis, poussant un soupir, il dit lentement :

— Quelles mesures? Nantes reçoit beaucoup de conseils, mais des secours, c'est autre chose. La France est pauvre, elle manque d'argent, et, obligée de défendre ses frontières, elle manque aussi d'hommes pour la Vendée... Que faire sans hommes et sans argent? C'est bien facile de grogner. « Quelles mesures prend-on? » Mais dire comment on doit faire, c'est autre chose, pas vrai?

Le ton ironique de Robert vexa Nicolas qui avait posé la question. Il crut que cette réponse était quasiment une injure personnelle et se dressa en grondant :

— Eh bien! Robert, toi le beau parleur, si tu trouves qu'on manque d'hommes, pourquoi donc tu n'y vas pas, au lieu de faire comprendre aux autres qu'ils devraient y aller? J'aime peut-être bien plus ma peau que la tienne.

Le maréchal-ferrant haussa les épaules sans daigner répliquer.

Il se leva pour rentrer chez lui et, comme il passait devant la maison des Bara, il aperçut le petit Joseph, rêvant tristement sur le seuil de sa porte. D'un signe, il l'appela :

— Tu as du chagrin, mon petit, ça se comprend, il faut avoir du courage...

— Oh! j'en ai du courage. J'ai bien de la peine pour mon père, mais...

Il s'arrêta, ne sachant s'il devait continuer à dire toute sa pensée.

Robert l'encouragea d'un mot :

— Allons, petit, n'aie pas peur, ne suis-je pas ton ami? Et maintenant que tu n'as plus ton papa, il faut oser me parler...

Alors, d'une voix tremblante, Joseph Bara poursuivit :

— J'ai de la peine plus encore pour mon pays. Je voudrais travailler pour la France et pour la République. Que faut-il faire? Voyez, citoyen, je suis grand pour mon âge, et fort...

« Brave cœur, pensait Robert avec émotion. Quelle différence avec des hommes comme Nicolas!

A ce moment, de l'intérieur de la maison, on entendit la mère Bara qui appelait :

— Joseph! Joseph! Où es-tu?

Le maréchal-ferrant dit :

— Il faut penser à ta mère, à tes frères et sœurs, avant de songer au reste, mon enfant.

Gravement, Joseph le regarda et, d'un ton ferme :

— Ce n'est pas ce que mon père me disait! répliqua-t-il.

## CHAPITRE IV

Tout en travaillant avec ardeur, Robert, le maréchal-ferrant, chantait la *Marseillaise*. Près de lui, le petit Joseph Bara l'écoutait, sans toutefois flâner.

Pour aider la famille Bara, Robert avait pris Joseph comme apprenti depuis quelques jours, ce qui avait rempli de joie la pauvre veuve.

Quant à l'enfant, tout en étant travailleur et consciencieux comme il l'avait toujours été, il ne paraissait pas prendre intérêt et plaisir à son ouvrage; son esprit était ailleurs. Robert le secouait, mettant sur le compte de son deuil ce manque d'entrain chez ce jeune garçon qui, peu auparavant, était si ardent au jeu et au travail.

Comme le maréchal-ferrant entonnait le couplet :

*Amour sacré de la Patrie,  
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.  
Liberté, Liberté chérie,  
Combats avec tes défenseurs...*

Il s'arrêta soudain en apercevant Joseph, immobile, l'air extasié le regard brillant devant quelque vision que lui seul apercevait.

— Qu'est-ce que tu as, gamin? demanda Robert.

— Rien, rien, répondit Joseph en tressaillant, je vous écoutais.

Puis, à voix basse et hésitante :

— Avez-vous des nouvelles? Que se passe-t-il là-bas, aux frontières et en Vendée?

— Ah! mon petit, ça ne va pas fort! Les coalisés ont de l'argent, les Vendéens sont soutenus. La France républicaine est pauvre, elle est attaquée de toutes parts, il faut faire front partout! Ah! Joseph, j'ai bien envie de planter là ma femme et mes gosses et de courir aux armées.

— Alors, que deviendront-ils? demanda Joseph. N'est-ce pas plutôt à ceux qui sont plus jeunes, sans femme et sans enfants, à aller risquer leur vie.

— En tout cas, toi, mon garçon, tu as le temps d'y penser, et, d'ici que tu sois assez grand pour combattre, j'espère que la guerre sera finie et que nous aurons vaincu...

Hélas! la guerre n'était pas à la veille de finir! Robert avait dit vrai : ça n'allait pas. La France, dénuée de ressources, se vidait de ses hommes. Et Nantes, menacée, appelait désespérément au secours...

Joseph, en questionnant de-ci de-là, arrivait à connaître peu à peu la situation. Son père avait l'habitude de causer avec lui comme avec un homme et de le tenir au courant des événements qui concernaient le pays. Sa disparition, en plus du chagrin naturel, faisait un grand vide dans sa vie. Ce n'est pas sa mère, la brave femme, qui pouvait suppléer à tout ce dont la mort de son père l'avait privé, car elle s'occupait guère d'autre chose que de son ménage et de ses enfants, ayant assez à faire à les nourrir et à les vêtir avec les maigres res

sources dont elle disposait... Et dans la tête de Joseph une idée germa, un désir violent grandissait qui ne le quittait pas durant tout le jour et qui, souvent, le tenait éveillé la nuit, désir contre lequel il luttait de toute la force de son âme d'enfant, se demandant de quel côté était son devoir?...

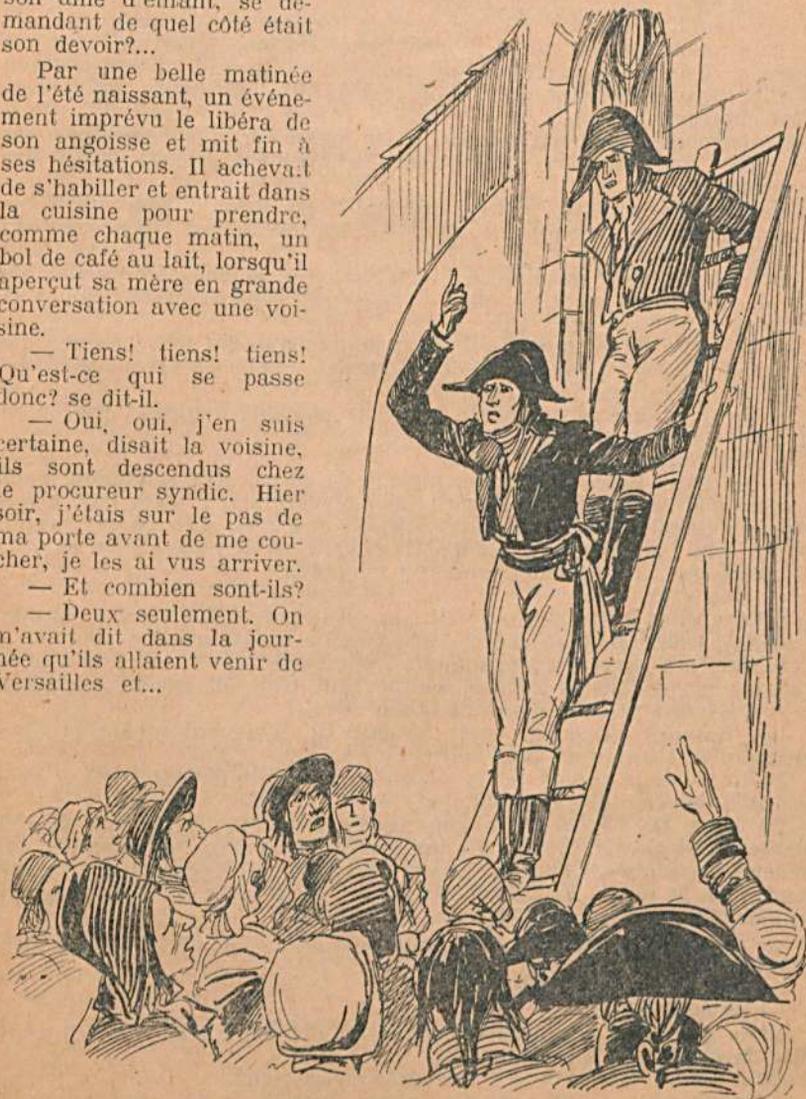
Par une belle matinée de l'été naissant, un événement imprévu le libéra de son angoisse et mit fin à ses hésitations. Il acheva de s'habiller et entra dans la cuisine pour prendre, comme chaque matin, un bol de café au lait, lorsqu'il aperçut sa mère en grande conversation avec une voisine.

— Tiens! tiens! tiens! Qu'est-ce qui se passe donc? se dit-il.

— Oui, oui, j'en suis certaine, disait la voisine, ils sont descendus chez le procureur syndic. Hier soir, j'étais sur le pas de ma porte avant de me coucher, je les ai vus arriver.

— Et combien sont-ils?

— Deux seulement. On m'avait dit dans la journée qu'ils allaient venir de Versailles et...



Montés sur une échelle deux hommes dominaient la foule (p. 19.)

Et le reste de la conversation se perdit dans un chuchotement où Joseph ne put plus rien discerner.

Il se rendit, rêveur et intrigué, au travail qui l'attendait chez le maréchal-ferrant.

— Qu'est-ce que pouvaient bien être ces « ils » mystérieux? Qu'est-ce qu'on attendait d'eux? Il n'aurait su expliquer pourquoi, mais il avait le pressentiment qu'ils allaient jouer un rôle important dans sa destinée. Tout à coup, entendant sonner huit heures, il sortit de sa rêverie, et, s'apercevant qu'il était en retard, en quelques enjambées, il fut chez son patron.

Il était bien décidé, d'ailleurs, à lui poser quelques questions sur ces « ils » dont sa mère avait parlé. Certainement, Robert devait être au courant.

Mais lorsqu'il entra dans l'atelier, à sa grande surprise, il le trouva désert, contrairement à toutes les habitudes laborieuses du maréchal-ferrant.

Et cette absence insolite ne fit qu'ajouter à la curiosité éveillée de Joseph qui pensa aussitôt qu'il y avait un rapport entre elle et la présence des inconnus.

— Hé! citoyenne, appela-t-il, en s'approchant du petit escalier qui menait au logis de Robert. Hé! citoyenne, le citoyen n'est pas malade, j'espère; il n'est pas là, à l'atelier.

— C'est toi, Joseph? répondit une voix et aiguë lointaine, provenant de l'étage au-dessus.

— Oui, citoyenne!

— Eh bien! Robert n'est pas malade de corps, sois tranquille, mais je crois qu'il a quasiment l'esprit un peu dérangé. Il s'est levé avant le jour pour aller chez le procureur-syndic et il n'est pas encore revenu. Il m'a tout l'air d'oublier qu'il doit nourrir sa femme et ses enfants et que le travail l'attend. Commence toujours...

— Oui, citoyenne.

Robert, chez le procureur-syndic, avant le jour! Ça, c'était le comble! Il se passait quelque chose d'exceptionnel. Mais quoi?..

L'esprit du jeune garçon, toujours préoccupé des événements graves dont son pays était le théâtre, s'enflévrail, bâtissait des suppositions. Ah! Savoir! Comme il aurait voulu savoir!

Les minutes passaient sans ramener le maréchal-ferrant et elles paraissaient longues au petit Bara.

Enfin, vers le milieu de la matinée, une agitation singulière commença à secouer le calme village.

La place de l'église, non loin de chez Robert, semblait attirer à elle tous les habitants qui, les uns après les autres, paraissaient sur le seuil de leurs demeures, tiraient la porte et s'éloignaient rapidement vers la place. Et de celle-ci venait un bruit confus de voix qui grandissait de minute en minute.

— Tu ne viens pas? cria un camarade à Joseph, en passant devant l'atelier.

— Que se passe-t-il donc?

— Ils sont là!..

Et le gamin se sauva sans donner d'autre explication, tant il avait hâte de se joindre à la foule.

Ils... ils...? Toujours ces inconnus mystérieux.

Une seconde, Joseph eut une atroce pensée, la tête lui tourna, il

lui sembla que son cœur allait cesser de battre : si ces hommes étaient les envoyés des ennemis vainqueurs, venant dicter leurs conditions?

Trop angoissé pour demeurer plus longtemps dans l'ignorance de ce qui se passait, il se décida; déposant ses outils, il cria du côté de l'escalier :

— Je vais revenir, citoyenne, seulement quelques minutes pour voir ce qui arrive sur la place de l'Église...

Et il partit à toutes jambes.

Il trouva la petite place noire de monde : tout le village semblait être là. Montés sur une échelle dressée contre le mur de l'église, deux hommes dominaient la foule. L'un d'eux, qui paraissait le chef, regardait autour de lui, attendant que tous fussent là et que, le va-et-vient cessant, il pût se faire entendre.

Joseph, étonné, ne comprenait rien à cette scène, cherchait à en deviner le sens. L'écharpe tricolore que portaient ces hommes le fixa du moins sur un point et apaisa sa crainte : ces inconnus n'étaient point des ennemis mais bien des patriotes, fils de la Révolution : ce blanc, ce bleu et ce rouge l'attestaient.

Maintenant qu'il était rassuré sur la qualité de ces visiteurs, il aurait bien voulu savoir ce qu'ils venaient faire là, mais il ne trouvait personne disposé à le renseigner. On avait bien le temps de s'occuper de ce gamin! L'heure était trop grave pour donner des explications à un petit garçon.

Soudain, presque au pied de l'échelle, il aperçut son patron, Robert; alors, jouant des pieds et des mains, il arriva, avec peine, près de lui.

— Citoyen, que se passe-t-il donc? Qui sont ces hommes?

— Ah! c'est toi, gamin! Il se passe ce que la Patrie est en péril, que la Vendée est un poignard qu'on lui enfonce dans le flanc, que Nantes est dans une situation désespérée et que les patriotes de l'Ouest appellent au secours. Tu comprends?

— Ouï! alors ces citoyens?...

— L'un est le citoyen Philippeaux, chargé d'une mission par la Convention, et l'autre est un Nantais, Chaux, du Club de Vincent-la-Montagne, qui apporte les mauvaises nouvelles de là-bas.

— Et que vient faire ici le citoyen conventionnel Philippeaux?

— Chut! Ecoute.

En effet, d'un geste, Philippeaux avait réclamé le silence, et, l'ayant obtenu, il commença à parler.

— Citoyens! La France est pauvre et menacée, elle va périr si ses fils ne répondent pas à son appel, ne lui apportent pas leurs forces et leur argent. Chargés par la Convention de lever une armée, nous allons, de départements en départements, de villes en villes, de communes en communes, mendier le salut du pays...

Des mouvements divers agitèrent la foule, quelques murmures se firent entendre.

— Hé quoi! disaient des paysans, est-ce qu'ils viennent réquisitionner nos récoltes? nos bêtes?

Et d'autres pensaient :

— Vient-on nous enrôler quasiment de force?

Comme s'il était habitué à tout ce qu'on pouvait lui opposer, Philippeaux, dominant les murmures, de sa voix bien timbrée et vibrante, poursuivit :

— Les résultats que nous avons obtenus sont bien dignes d'un peuple décidé à vivre libre ou à mourir. Ah! citoyens! la mort n'est-elle pas préférable à la tyrannie et à la servitude?

« Partout à notre appel, malgré la misère de tous, les troupes républicaines s'organisent et c'est à qui fera le plus d'efforts : les Deux-Sèvres n'ont plus d'hommes. Que donner? Elles nous offrent le grain pour notre pain. La Charente avait déjà donné vingt-six bataillons et cependant elle ne veut pas nous dire : je n'ai plus rien. Elle a levé encore deux bataillons! Un bataillon venu d'Eure-et-Loir a disparu en entier en Vendée... n'importe! Ceux qui restent laissent à leurs moissons et partent... Je sais combien la Seine-et-Oise est ruinée, je sais que Versailles a quarante mille pauvres et seize mille hommes aux armées, cependant on lève et on équipe encore un escadron et un bataillon, ils partiront dans huit jours... Et vous, citoyens, serez-vous les seuls à refuser des secours à la mère Patrie, serez-vous les seuls à vous dérober au devoir sacré du citoyen?

Les murmures s'étaient tus, tous écoutaient, haletants; l'émotion qui étreignait Philippeaux avait passé en ses auditeurs. Ils ne songeaient plus ni à leurs moissons, ni aux dangers qui les attendaient, ils se sentaient véritablement solidaires de tout le reste du pays, ils se sentaient les membres d'un même corps et comprenaient que leur sort était lié au sort de la France.

Après quelques secondes de silence, l'envoyé de la Convention reprit :

— Dans quelques minutes, tous ceux qui veulent s'enrôler, tous ceux qui ont quelques dons à faire à la Patrie nous trouveront, le citoyen Chauv, devant la demeure du citoyen procureur-syndic. Apportez de quoi équiper les hommes, de quoi les nourrir, de quoi les armer... Nous vous attendons avec confiance!

Pendant la foule, le conventionnel et son compagnon s'éloignèrent.

Tout d'abord, les gens demeurèrent muets et immobiles devant les décisions qu'ils devaient prendre.

Qu'allaient-ils faire?

Seraient-ils moins bons patriotes que ceux de la Charente, des Deux-Sèvres, d'Eure-et-Loir, de la Vienne, de l'Indre?...

Non, non. Ceci, ils ne le concevaient pas, ils étaient prêts à tous les sacrifices.

Soudain, un bruit lointain de clairons et de tambours rompit le silence, puis le bruit se rapprocha, la *Marseillaise* éclata dans l'air pur... C'était le bataillon levé à Versailles qui passait à travers les villages, les hameaux, pour réveiller le zèle révolutionnaire et lancer l'appel aux armes.

Alors, un grand souffle secoua la foule et l'emporta, comme un tourbillon, vers la maison du procureur-syndic. Maintenant, il fallait non plus stimuler le sentiment patriotique au cœur de ces hommes, mais bien plutôt freiner leur ardeur. Tous se ruaient vers la petite estrade hâtivement dressée, où Philippeaux recevait les enrôlements, les dons en argent, en nature. Et les vêtements, les souliers, les sabots, les vivres s'amoncelaient, les hommes, jeunes et vieux, se bousculaient pour signer leur engagement ou, s'ils ne savaient pas écrire, faire une croix en guise de signatures, et, devant l'écharpe tricolore du conventionnel, ils étendaient la main en faisant le serment de défendre jusqu'à la mort le territoire sacré de la Patrie.

Le maréchal-ferrant Robert n'avait pas été dans les derniers à s'en-

rôler dans le bataillon de Palaiseau. Quand, après avoir signé, descendant de l'estrade, il chercha Joseph pour lui faire quelques recommandations concernant l'atelier qu'il lui confiait, le petit Bara n'était plus là...

Dès le début des enrôlements, quand le bataillon de Versailles arrivait, Joseph avait quitté la place et, tout d'un trait courant à perdre haleine, il était allé chez lui.

Sa mère, n'osant abandonner ses deux plus jeunes enfants, se tenait sur le pas de sa porte, quêtant des uns et des autres des nouvelles et des renseignements.

Quand elle aperçut son fils, elle lui cria :

— Eh bien! qu'est-ce qu'on fait donc là-bas? Que racontent ces messieurs?

Mais le jeune garçon n'avait pas le temps de répondre longuement, ni de donner des explications. Il était revenu, sachant nettement ce qu'il voulait obtenir de sa mère.

— Ce qu'on fait là-bas, répliqua-t-il, on enrôle pour aller combattre en Vendée et, moi, je veux partir aussi.

— Toi! s'écria Mme Bara stupéfaite, mais tu es fou! Tu es trop jeune!

— J'ai la force et le courage d'un homme.

— On ne voudra pas de toi.

— Dans le bataillon de Versailles, il y en avait plus d'un pas plus âgé que moi.

— Et que deviendrai-je avec les petits. Tu gagnais ta vie, chez Robert.

— Robert va partir. Je t'enverrai ma solde, tu auras tout autant pour vivre.

La mère Bara se tut, cherchant encore d'autres arguments pour retenir son fils.

Mais celui-ci ne lui en laissa pas le loisir.

— Ah! s'écria-t-il, ma bonne maman, tu ne peux me refuser de me laisser partir. Songe à mon pauvre père! N'est-ce pas lui qui m'a élevé en bon patriote? N'est-ce pas lui qui m'a mis au cœur le courage nécessaire pour faire mon devoir? N'est-ce pas lui qui m'a appris à aimer cette République que ses ennemis sont sur le point d'assassiner? Non, non, maman! Tu ne peux m'empêcher de la défendre, ne serait-ce qu'en souvenir de mon cher papa...

Cette fois, la pauvre femme était vaincue. Elle fit un geste résigné et, en soupirant, dit à voix presque basse :

— Va, va, mon petit...



## CHAPITRE V

Depuis quelque temps déjà, Joseph Bara appartenait à l'armée que levait le conventionnel Philippeaux pour combattre l'insurrection vendéenne. Et malgré sa grande jeunesse, il ne ressentait ni fatigue ni crainte. L'enthousiasme patriotique le soutenait, l'élevait au-dessus de son âge et de ses forces.

Les récits de ceux qui s'étaient déjà battus ne l'impressionnaient point mais, au contraire, lui mettaient au cœur le désir farouche de combattre.

A Tours, Joseph vit le conventionnel Bombotte qui, tout sanglant, avait échappé avec peine aux Vendéens vainqueurs, arrivés aux portes d'Angers.

— En route, en route! cria Philippeaux, vite au secours d'Angers.

Et les uns en voiture ou à cheval, les autres à pieds se hâtaient, ne prenant que quelques heures pour dormir, mangeant tout en marchant. Le petit Bara aurait voulu avoir des ailes pour aller plus vite. Dans sa tête résonnait deux noms qui flamboyaient aussi devant ses yeux : Angers, Nantes...

Les sauver de la terrible menace vendéenne devenait pour l'enfant une idée fixe. Ces deux villes perdues, il lui semblait que c'était la cause même de la Révolution et de la République qui serait perdue avec elles.

A chaque relais où ils arrivaient sur la route, Joseph voyait des fugitifs pitoyables, emportant quelques hardes, la terreur peinte sur le visage.

— Si vous saviez, disaient-ils, comme ils sont cruels, ces brigands... et forts...

— N'importe! répliqua un jour Philippeaux, ils ne nous prendront pas vivants, voici la liberté dernière.

Et il montra ses pistolets.

Joseph Bara écoutait de toutes ses oreilles et admirait le conventionnel.

Soudain, une voix familière retentit à ses oreilles :

— Ah! mon pauvre gamin, pourquoi es-tu venu ici? Ce n'est guère la place des enfants et tu dois regretter tes bonnes parties dans les rues de Palaiseau.

Joseph se retourna et vit Robert qui le regardait avec une inquiète sollicitude.

— Je ne regrette rien, répliqua-t-il, rien. Et je ne suis plus un enfant du moment que j'ai la force de tenir une arme et que je sais m'en servir.

Robert soupira mais ne répondit pas : au fond, le petit avait raison et le danger était si grand pour le pays que toutes les forces étaient nécessaires pour le conjurer.

Après une marche forcée, l'armée levée par Philippeaux arriva devant Angers.

— Enfin! pensa Joseph, on va les voir ces terribles Chouans...



— *En route, en route! cria Philippeaux, vite au secours d'Angers.*  
(p. 22.)

L'armée vendéenne a repassé les ponts et les coupe derrière elle. Elle se trouve sur une rive, les Républicains sur l'autre. D'un bord à l'autre de la rivière, les canons des bleus et des blancs se répondent. L'odeur de la poudre grise Joseph, il regarde l'eau qui coule, calcule

la largeur du fleuve, la force de son courant et se prépare à se jeter à la nage pour aborder sur la rive ennemie. Mais quelqu'un semble le surveiller et a deviné sa pensée. Il n'a pas le temps d'esquisser même un geste, une rude main l'empoigne par le bras.

— Reste, c'est idiot ce que tu veux faire puisque cela ne servirait de rien, gronde paternellement le maréchal-ferrant. Si tu fais des bêtises comme celle-là, je te signale au citoyen Philippeaux pour qu'il te mette à l'arrière ou te renvoie à Palaiseau. Tu entends?

Bara est à la fois honteux et furieux; il tourne le dos à Robert sans lui répondre et se glisse vers le conventionnel qui s'en va par deux fois reconnaître la brèche faite dans le pont. Les canons tirent mais manquent miraculeusement leur but; les boulets semblent s'écarter de Philippeaux qui, tranquillement s'avance. Tout à coup, pour rompre le silence coupé seulement par les coups de canon, le conventionnel entonne à pleine voix la *Marseillaise* et toute l'armée la reprend avec lui, Bara le premier. L'âme héroïque des Marseillais, la volonté de vaincre des soldats républicains apparaît si nette que le feu des ennemis se tait et que les volontaires sans-culottes franchissent le fleuve et emportent toutes les positions...

Ce fut après la délivrance d'Angers que l'armée de Philippeaux fut divisée en deux troncens ayant pour but commun Nantes gravement menacée. Le maréchal-ferrant se trouva ainsi d'un côté et Joseph de l'autre.

Privé de la surveillance de Robert, Bara s'abandonnait sans frein à l'exaltation patriotique qui le tenait, à son désir, toujours grandissant, de se dévouer. Cependant, il n'oubliait pas sa mère, restée seule à Palaiseau avec ses autres enfants, et, dès qu'il touchait sa solde, il la lui envoyait pour l'aider à nourrir la nichée. Lui n'avait besoin de rien. Bien qu'il fût mal vêtu et mal nourri, son unique préoccupation, comme celle de tous les hommes héroïques qui l'entouraient, était de délivrer la France et de sauver la République.

Les dures étapes, souvent sans manger, les pieds écorchés dans de misérables chaussures, les nuits à la belle étoile, tout cela, Bara le supportait sans se plaindre. Mince et paraissant encore plus jeune que son âge, craignant toujours qu'on ne voulût plus de lui, il s'efforçait de rendre mille services aux uns et aux autres et sollicitait des missions délicates. Il s'en acquittait d'ailleurs à merveille, sans que la moindre crainte vint l'effleurer.

Parfois, il se rappelait ses bonnes parties sur la place de Palaiseau... Maurice, Nicolas, Paul, Lucien... tous ses camarades! Où étaient-ils? Que faisaient-ils?

Comme ils avaient bien joué aux Chouans et aux Patriotes!

A présent, il s'agissait bien encore de Chouans et de Patriotes, mais ce n'était plus un jeu... Joseph voyait maintenant de vrais morts, de vrais blessés et les incendies qui, le soir, éclairaient l'horizon, étaient de véritables incendies et non pas quelques morceaux de chiffons et de bois qu'on s'amuse à faire brûler...

Mais, quoiqu'il arrivât, Joseph ne regrettait rien et avait hâte de combattre face à face avec ces Vendéens qui les harcelaient, se tenaient en embuscade derrière les haies ou dans les villages, mais ne risquaient pas une attaque en nombre ou une bataille rangée...

La division à laquelle appartenait Bara approchait de Cholet qu'il fallait libérer des insurgés. L'affaire promettait d'être chaude.

Joseph, depuis qu'il avait été séparé de Robert, s'était lié avec un garçon nommé Benoît, de trois ou quatre ans plus âgé que lui et vers qui l'entraînait une vive sympathie. Il se trouvait plus à l'aise pour parler à ce tout jeune homme qu'à des hommes ayant dépassé vingt ans, auprès desquels il se sentait un enfant et qui, souvent, le traitaient comme tel.

— Eh! petit! l'appelaient-ils quand ils avaient besoin de lui.

Pourquoi pas « citoyen », comme les autres? Ne faisait-il pas son devoir de citoyen, lui aussi?

Et, à l'occasion, il se promettait de montrer à tous qu'il n'est pas besoin d'être un homme pour se conduire avec courage...

— A Cholet, j'ai entendu dire que nous allions nous trouver face à face avec les Vendéens, annonça-t-il un jour à son ami Benoît. Ce n'est pas trop tôt. Je ne les ai encore qu'entr'aperçus, de loin, à Angers...

— Ils ne sont sans doute pas pressés de faire notre connaissance, répliqua Benoît en riant.

Le soir même, les soldats de la Convention campaient près de Cholet; les préparatifs de combat pour le lendemain commencèrent. Les chefs tenaient conseil sur les plans à suivre, mais, dans l'ignorance où ils étaient de la disposition des forces ennemies, ils n'arrivaient pas à s'arrêter à aucun...

— Il faudrait savoir la place exacte de leurs avant-postes, déclara un général.

— Envoyons des hommes en reconnaissance.

— Mission dangereuse, vous savez combien les Chouans sont forts pour les embuscades.

— Qu'importe! Il faut que nous sachions. Demandons des volontaires...

Aussitôt, la nouvelle parcourut le campement.

— Des volontaires, on demande des volontaires pour une mission difficile.

Joseph Bara ne dormait pas; l'approche de la bataille le surexcitait, il rêvait tout éveillé de la victoire des Républicains; les ennemis — tous, ceux de l'intérieur et ceux de l'étranger — étaient vaincus, la France allait goûter les bienfaits de la Paix, dans un régime de Liberté, d'Égalité et de Fraternité; et lui, Joseph Bara, ayant accompli son devoir, retournerait à Palaiseau, recommencerait à travailler pour faire vivre sa mère et ses frères et sœurs... A ce moment, l'image de son père se leva devant ses yeux et il ne put retenir ses larmes en pensant que ce père ne verrait pas le triomphe de ses idées et la réalisation de ses espérances.

— Je veux être digne de toi, murmura-t-il.

Puis, résolument, il se dirigea vers l'endroit où se tenait le général en chef.

— Qu'est-ce que tu veux? lui demanda celui-ci, quand il l'aperçut.

— Citoyen Général, vous avez demandé des volontaires, me voilà.

— Toi! Un enfant!

— On a accepté mon enrôlement, je ne suis donc plus un enfant puisqu'on m'a jugé bon à faire un soldat.

— Sais-tu que la mission est dangereuse?

— Je le sais.

— Tu n'as pas peur?

- Non.
- Es-tu donc seul au monde?
- J'ai ma mère, des frères et des sœurs.
- Comment vivent-ils?
- Avec ma solde.
- Et si tu es tué?
- Je les confie à la Nation. Elle prendra soin d'eux.

Le général resta rêveur quelques secondes. La fermeté, le courage que dénotait l'accent et l'attitude de Bara lui faisaient une vive impression. Une réflexion acheva de le décider : ce garçon petit et agile passerait plus aisément partout et, à cause de son jeune âge, éveillerait moins la méfiance. Il avait donc des chances, plus qu'un homme, de revenir sain et sauf. C'était important pour lui-même, certes, mais plus encore pour les chefs qui avaient besoin des renseignements qu'il pourrait recueillir.

— Eh bien! soit. Voici les instructions.

Le général se pencha vers lui, tenant un plan à la main, et, lui désignant certains points, lui parla à voix basse.

— Tu as bien compris? demanda-t-il quand il eut achevé.

— Oui, citoyen Général. Si vous ne me voyez pas revenir, c'est que je serai mort...

— Ou prisonnier.

Joseph Bara secoua la tête :

— Non, non... Alors, je vous demande de prévenir ma mère et de lui faire accorder un secours... Mme Bara, à Palaiseau, dans le département de Seine-et-Oise.

— Va, mon enfant, dit le général plus ému qu'il ne voulait le paraître...

Joseph Bara s'éloigna rapidement.

## CHAPITRE VI

Benoît, ayant trouvé un paquet de tabac sans propriétaire, se l'était aussitôt attribué et il commençait à bourrer sa pipe lorsqu'il aperçut Joseph.

Il l'appela :

— Eh! où donc vas-tu ainsi? Tu as l'air bien pressé.

— Je le suis. J'ai une mission à remplir avant le jour, et le jour n'est pas loin. Regarde, le ciel pâlit déjà..

— Une mission?

— Oui.

— Dangereuse?

Pour toute réponse, l'enfant prit la main de son ami dans la sienne; puis, sans dire mot, se sauva.

Benoît haussa les épaules.

— Quel original! dit-il en souriant.

Puis il n'y pensa plus.



— Suis-moi, ordonna Bara. (p. 28.)

Joseph marchait maintenant avec précaution vers les avant-postes ennemis.

Tout à coup, il aperçut un Chouan qui montait la garde à la lisière d'un champ.

Doucement, tout doucement, il s'étendit dans l'herbe et, s'aidant des coudes, se mit à avancer en rampant. Son plan était simple; faire cet homme prisonnier, le ramener au général qui aurait par lui les renseignements désirés. Insouciant du danger, Joseph se sentait à présent très calme, très fort. Il souriait en pensant que, peu de temps avant encore, il rampait ainsi dans le village en jouant à la guerre avec ses petits camarades. Et quand il revenait, les vêtements salis par la poussière, sa mère le nettoyait tout en grondant, mais son père le regardait avec indulgence... Comme tout ceci lui semblait loin! La pauvre maman, comme il l'avait fait enrager! Mais, s'il revenait cette fois, même si ses vêtements étaient en guenilles, sûrement elle ne gronderait pas!

Joseph était arrivé tout près du Chouan, derrière lui. Retenant son souffle, il se mit debout, et, rapide comme l'éclair, bondit sur l'homme le renversa et, lui arrachant le foulard qu'il avait au cou le baillonna prestement; puis, avec une corde qu'il avait eu la précaution d'emporter, il le ficela solidement, lui laissant juste la possibilité de faire de petites enjambées.

— Suis-moi, ordonna Bara à son prisonnier.

Comme ils entraient sous bois, le petit remarqua un taillis où des feuilles s'agitaient d'étrange façon; sans réfléchir davantage, il fonça sur ce taillis, d'où bientôt, après une courte lutte, il ramena un autre chouan qu'il avait surpris endormi. Aussi rapidement que le premier, il l'avait baïllonné; mais, la corde lui manquant, il n'avait pu que lui lier les mains.

Tout fier de son double exploit, Joseph se mit en devoir de retourner vers son camp.

Le bruit du canon qui commençait à se faire entendre lui servait de guide, car il avait perdu son chemin, et, dans ce pays inconnu, il ne savait plus où il se trouvait.

Ses prisonniers suivaient sans mot dire, mais non sans échanger des regards éloquentes. Seulement, préoccupé de les amener à bon port au général, il ne s'en apercevait pas.

Il lui sembla soudain que le bruit de la bataille s'éloignait; alors, il retourna sur ses pas, puis obliqua à droite, à gauche et finalement s'arrêta, indécis. Le voyant tout désorienté, les prisonniers se remirent en marche lentement et, insensiblement, ils l'entraînaient, sans qu'il y prît garde vers un petit bois dans lequel ils s'engagèrent.

Le chemin qu'ils suivaient, dissimulé et presque mystérieux, n'éveilla dans l'âme courageuse de l'enfant aucune crainte. Tout à coup, comme ils arrivaient dans une clairière, il entendit un cri singulier, en plein jour, celui de la chouette et, brusquement, des hommes surgirent de tous côtés, l'environnèrent en le menaçant de leurs piques, de leurs fourches et de leurs fusils. Il se rendit compte aussitôt que, tombé dans une embuscade, seul contre tous ces Chouans, il était perdu, et il ne songea plus qu'à bien mourir.

En une vision rapide, il revit sa mère en train de veiller sur les petits et de faire son ménage dans leur maisonnette de Palaiseau; il revit ses camarades, tranquilles sans doute chez leurs parents, et qui

ne se doutaient guère du sort qui attendait leur ami; il revit l'atelier du maréchal ferrant et Robert qui le faisait si paternellement travailler... Ce bon Robert! Que dirait-il quand il apprendrait la mort de son jeune apprenti? Il aurait de la peine, certainement. Une seconde, l'attendrissement menaçait Joseph, mais il se raidit et, dans un suprême effort de volonté, éleva sa pensée au-dessus de ses sentiments personnels, et ce qu'il vit alors c'était la France en danger, la France menacée de toutes parts pour avoir voulu plus de justice, plus de liberté pour tous... Les paroles de Philippeaux revenaient à sa mémoire, chantaient à ses oreilles... « La France va périr si ses fils ne répondent pas à son appel... La mort n'est-elle pas préférable à la tyrannie et à la servitude? »

Il revoit la foule sur la place de Palaiseau, soulevée par l'enthousiasme qui faisait courir tous les hommes vers la table où l'on signait les enrôlements. Et l'exaltation qui l'avait possédé alors le dominait de nouveau, à cette heure grave.

Il regarda ses ennemis qui l'entouraient, quinze, vingt hommes armés contre lui seul, un enfant... Son regard trahissait une telle foi, une telle résolution, un tel courage, que l'un des Chouans, le plus âgé, père de famille sans doute, murmura :

— Lâchons-le et qu'il aille se faire pendre ailleurs!

Les autres eurent un moment d'hésitation. Le lâcher?

C'était un enfant, sans doute, et sa jeunesse leur faisait pitié; mais, d'autre part, c'était un ennemi, puisqu'il avait pris place parmi les soldats de la Révolution. Enfant ou non, ce serait toujours un de moins...

Au loin, la canonnade augmentait et de certains côtés parlaient de vives fusillades. Alors, ces hommes pensèrent qu'à cet instant des leurs mouraient, tués par les camarades de ce jeune garçon. D'autres enfants, leurs enfants à eux, Vendéens, étaient sans doute menacés, tombaient sous les coups de ces sans-culottes... Non, non, pas de pitié pour quiconque de loin ou de près appartenait à ces gens qui avaient fait périr le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, qui retenaient prisonnier le dauphin Louis XVII. Un enfant, lui aussi!

En avait-on pitié?

Impassible, le regard fier, la tête haute, Bara attendait qu'on décidât de son sort.

Il avait ôté de son bonnet la cocarde tricolore qui y était piquée et il la contemplait pieusement comme d'autres auraient contemplé une relique.

— D'où viens-tu? questionna enfin celui qui semblait commander la troupe.

Le petit parut ne pas entendre et demeura muet.

— De là-bas? insista un autre en indiquant un point de l'horizon. Même silence.

— Etes-vous nombreux? poursuivit le chef. Et qui vous commande? Un sourire dédaigneux erra sur les lèvres du prisonnier.

Est-ce que vraiment ces brigands s'imaginaient qu'il allait trahir les siens et donner des renseignements?

— Si tu réponds, nous ne te ferons pas de mal, dit le plus âgé. C'est bien ton droit de sauver ta vie, et tu seras plus utile encore à ta cause vivant que mort.

Cette insistance enfonçait toujours davantage Bara dans sa résolution.

Sauver sa vie?

Est-ce que cela comptait?

Il s'agissait de servir entièrement, absolument son pays, et le pays demandait le sacrifice de ses enfants, jeunes ou vieux.

La canonnade faisait rage à présent; le son des trompettes, les cris des combattants, l'odeur de la poudre arrivaient jusqu'à eux; Joseph reconnut à certains chants qui lui parvenaient que les Républicains avançaient et il pensa qu'il mourrait heureux, puisque bientôt Cholet serait dégagé, et que le drapeau tricolore flotterait victorieusement dans la ville.

Une troupe de Vendéens battant en retraite et s'enfuyant à la débandade passa près de là.

— Il faut en finir, déclara le chef chouan. Nous n'allons pas discuter à perte d'haleine et nous laisser prendre pour épargner ce gamin. Dans quelques minutes, ce sera peut-être un sauve-qui-peut. Si vous voulez relâcher ce petit, faisons-le sans tarder et mettons-nous à l'abri; si vous voulez le garder prisonnier, emmenons-le. Si vous voulez le tuer, hâtons-nous; mais, en aucune façon, nous ne pouvons demeurer ainsi.

Comme nul ne répondait, il s'avança vers Joseph jusqu'à le toucher et, pris d'une inspiration subite :

— Crie « Vive le Roi! », et tu auras la vie sauve, dit-il.

Pour toute réponse, Bara approcha de ses lèvres sa cocarde tricolore et la baisa avec dévotion.

— Crie « Vive le Roi! » ou tu es mort! répéta le chef.

— Crie « Vive le Roi! » ou tu es mort! répétèrent alors tous ceux qui l'entouraient.

Et, joignant le geste à la menace, ils tournèrent leurs baïonnettes et leurs piques vers la poitrine de l'enfant.

Celui-ci ouvrit enfin la bouche, aspira l'air profondément et, de toutes les forces de ses jeunes poumons, lança à la face de ses ennemis :

— Vive la République!

Au milieu d'un hurlement de rage, piques et baïonnettes s'agitèrent, et le petit Joseph Bara tomba, percé de coups.

.....

Chaque jour, d'après les nouvelles qui circulaient, la mère Bara attendait le retour de son fils, qu'on disait blessé et sur le point d'être évacué dans ses foyers.

Ce fut un soir, à l'heure où la brave femme distribuait la soupe à ses petits qu'on frappa à sa porte.

Elle poussa un cri :

— C'est Joseph!

Ce ne pouvait être que lui, elle n'attendait personne.

Toute palpitante de joie, elle ouvrit mais recula de saisissement un inconnu, coiffé d'un large chapeau, une écharpe tricolore nouée sur sa redingote brune, était là, le visage grave :

— Envoyé par la Convention! dit-il simplement en exhibant un papier.

Mme Bara, la gorge serrée, le fit entrer. Elle sentait le malheur rôder autour d'elle, mais, n'osant interroger, elle se taisait.

— Citoyenne, dit enfin le Conventionnel, je t'apporte une nouvelle qu'il te faut supporter avec le courage que doit avoir la mère d'un héros : ton fils a été tué près de Cholet, par les Chouans en criant : Vive la République! et en embrassant la cocarde tricolore. Il est mort en héros, donnant, lui, un enfant, un magnifique exemple aux hommes. Citoyenne Bara, tu n'as pas le droit de pleurer, sois fière d'être la mère d'un tel fils.

La pauvre femme se raidit pour ne pas laisser éclater sa douleur; elle murmura seulement :

— Mon pauvre petit! Que vais-je devenir sans lui?

Après un court instant de silence, le Conventionnel ajouta :

— La Convention a décidé que le buste de Joseph Bara sera mis au Panthéon, et que tu recevras une pension de 1.000 livres... faible compensation à ta perte inestimable...

Et c'est ainsi qu'à moins de quatorze ans, Joseph Bara, enfant héroïque, entra dans l'Histoire.

FIN

POUR PARAÎTRE JEUDI PROCHAIN :

## Le radeau de la méduse

par Paul DARCY

*Le 11 juin 1816, vers dix heures du matin, les quelques habitants de Rochefort qui s'étaient groupés sur la grande place de la ville pour assister à l'arrivée de la diligence de Paris, constatèrent que la voiture était occupée par de nombreux passagers.*

*Des officiers, des paysans escortés de leur famille, quelques ouvriers aux allures citadines en descendirent. Déjà, des colporteurs s'empressaient de décharger les bagages accumulés sur le toit de la diligence.*

*Parmi les arrivants se trouvait la famille Brion. Le père, Joseph, était un homme de quarante-sept à quarante-huit ans, à la chevelure prématurément grisonnante, au visage coloré creusé de traits énergiques. La manche gauche de sa veste éginglée sur sa poitrine indiquait que le bras lui manquait et quelque chose d'alerte, de décidé en son allure révélait en lui l'ancien soldat.*

*De fait, Joseph Brion, engagé à vingt ans en 1789, avait pris part à la plupart des guerres de la Révolution; mais en 1796, à la bataille de Lodi, il avait été si gravement blessé par un boulet autrichien, qu'on avait dû l'amputer.*

*Devenu impropre au service, il s'était retiré aux environs de Versailles, son pays natal, et s'y était marié avec une de ses cousines, Louise, créature douce et effacée, uniquement préoccupée du bonheur de son époux et de son fils. En effet, les Brion avaient un enfant, Jean-Jacques, grand garçon de quinze ans aux yeux noirs, à la physionomie riieuse.*

(A suivre.)

# AVENTURES POLICIÈRES

Passionnantes histoires  
pouvant être mises entre toutes les mains  
NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

**75** CENT.

L'OUVRAGE COMPLET

**Il paraît un ouvrage tous les Samedis**

---

*Déjà parus :*

- N° 1. — Le Meurtre de la Rue Hastings.  
N° 2. — Le Ticket de Métro.

*Pour paraître Samedi prochain :*

- N° 3. — Le Drame du Studio 5.

**EN VENTE PARTOUT**

**F. ROUFF, Editeur, 8, bd de Vaugirard, PARIS (15°)**